

**RENCONTRE ENTRE MAYLIS DE KERANGAL ET LA CLASSE DE
PREMIERE L JEUDI 3 mars 2011**

Le 03 mars, nous avons eu le plaisir de rencontrer **Maylis De Kerangal, Prix Médicis 2010** .

La classe de **1ère L** l' a accueillie de 10h à 12h à la **Mairie** de Maurepas.

Des dédicaces ont suivi pour son livre "**naissance d' un pont**" de 14h à 15h30 à la Médiathèque **Le Phare** à Maurepas.

L' équipe éducative était invitée l' après-midi à cette manifestation publique.

Les bibliothécaires, Mme Cabot, professeur de Lettres, Mme Jourdain, professeur d' Anglais et moi-même les attendaient.

La classe accueille très chaleureusement l' auteur, Thomas prend la parole et lui remet un portrait réalisé par une élève de la classe.

Maylis De Kerangal précise qu' elle a une vraie volonté de venir rencontrer les Premières L après avoir notamment échangé avec Mme Cabot. De plus, « cela reste quelque chose qui m' intéresse émotionnellement, intellectuellement et pour mon travail d' auteur. »

Les questions ont été préparées en classe.

I/A/Questions sur l'œuvre « naissance d'un pont » : cadre ► Mairie de Maurepas.

- 1) Vous avez dit le 21 octobre à l'Odéon que pour vous, tout était calculé d'avance, que rien n'était laissé au hasard : l'écriture d'un roman n'en est-elle pas moins spontanée ?**

Rien n' est calculé lorsque j' écris. Mais il y a une piste littéraire qui s' affermit jour après jour, quelque chose est à l' œuvre dès le départ, cela préexiste dès le départ. Ensuite, cela peut être spontané mais une stratégie et du calcul existent. Le côté purement « réactif » pour moi n' existe pas. C' est de l' ordre de la révélation parfois mais j' ai un plan, soit dans la narration, soit dans les motifs. Tout fait l' objet d' une hyper concentration, et là il peut y avoir des bifurcations.

2) Dans votre titre, pourquoi avez-vous employé le mot « naissance » ? Vous auriez pu dire « construction » ? Par ailleurs, quelle symbolique est pour vous attachée au « pont » ?

Pendant longtemps, le titre était « Construire un pont » mais je savais que ce ne serait plus ce titre trois-quatre mois avant que je remette le livre. En terme littéraire, le titre est très important, ici le titre était le pitch de l'œuvre. Le titre était frontal mais sans mystère. Cela mettait l'accent sur l'entreprise mais froid, le verbe me semblait être un verbe d'action puis histoire de naissance d'un pont : il y a ici l'aspect anthropomorphique, l'aspect genèse. Du coup, ça héroïsait le pont, on passe dans le côté humain, quelque chose me plaisait quand ça a été trouvé. C'est une scission qui reconduit tous les clivages du titre. Un passage parle de la symbolique dans la bouche de Diderot ; je vois le pont moins comme un lien que comme une tension, manifestation matérielle de la composition du monde, entre des zones qui n'ont rien à voir.

Question de Mme Fontaine : **Le fait de ne pas avoir de majuscule à naissance a-t-il une importance ?**

Ceci est dû à la maison d'édition, à la charte typographique. C'est un graphisme assez froid et le titre me plaît pour cette raison là. La typographie est un argument commercial.

3) Pourquoi avez-vous fait entrer l'Histoire dans votre roman ? Est-ce un des enjeux du roman que d'être témoin de son temps ?

J'ai l'impression que l'Histoire avec un grand H n'est pas complètement présente ici mais c'est la mythologie des Etats-Unis. Ce qui me tenait à cœur, c'est faire rentrer de la géographie dans le roman. Une seule allusion au 11 septembre et il n'y a pas d'allusion à un grand personnage historique. Je souhaitais ouvrir le champ du roman. La composition des héros du livre est liée à la spatialisation du roman. Ce qui m'intéresse ce sont les identités brouillées, archi-spatialisées car issues de géographies différentes. Pour moi, c'est décoller comme l'histoire comme élément marqueur ; il y a un geste politique, penser différemment. Je me place dans l'optique de placer toujours plus de géographie dans le roman. Ce n'est pas un devoir du roman d'être témoin de son temps. On est en totale liberté, il n'y a pas d'attendu moral. Pierre Michon dans « Les onze » me touche vraiment mais moi je suis fascinée par la mondialisation qui lisse la planète mais tout se disloque. Ça faisait partie du projet de se documenter, c'est la première fois que je me documentais pour un livre (livresque, journalistique, témoignages).

4) Le fait d'avoir choisi Coca, ville « capitaliste », traduit-il un engagement de votre part, ou est-ce anecdotique ?

Coca est le symptôme du monde globalisé dans lequel nous baignons. Toute la documentation que j' ai engrangée, qu' allais-je faire de tout ça ? Comment ça s' articule avec ce que j' invente ? La documentation débride l' imaginaire et n' étouffe pas. Coca, ville capitaliste pour faire trace de notre monde disloqué. J' ai créé un lieu outrancié. La documentation a dopé l' imaginaire. L' engagement politique fait trace d' un mot et d' un temps dans la marche du monde tel qu' il est. J' étais éblouie car plus je ramassais des statistiques et de livres, plus le livre partait dans des embardées et plus j' étais libre.

5) Pourquoi distinguez-vous de façon assez nette les moments d'humanité, où l'on suit l'histoire des personnages, et les moments purement techniques ? A quoi correspond ce choix romanesque ?

Il y a des moments de jonction. Avec les trente premières pages, on a tous les personnages. Aucun n' est isolé, ils sont tous singularisés avant leur arrivée dans le chantier pour éviter le collectif. Les personnages sont aussi des héros. Le pont est le moteur du livre mais ce qui est important, c' est ce que les personnages représentent. Il fallait qu' il y ait du romanesque. Le roman a tracé une ligne où les personnages sont représentés et ensuite ils partent dans le chantier. Ils ont une évolution. J' ai fait le choix du pont et j' ai érodé cette piste en injectant des personnages. Il y a des psychologies à l' œuvre mais pas traitées comme dans des romans classiques. On n' est pas dans les têtes, ça inclut un traitement spécial des personnages. Le roman d' un chantier est la flèche et les personnages ne sont incrémentés qu' au fur et à mesure du livre. Ça m' a coûté de ne pas écrire autant sur les personnages pour tenir la ligne du projet, conserver la flèche bandée jusqu' à la fin.

6) Quel est l'enjeu commun qui réunit tous vos personnages ? Ou autour de quel fil conducteur se construit votre œuvre ?

Le livre est à voir comme un projecteur de flèche. A la fin, j' ai l' impression que le pont est debout, c' est une force et une faiblesse. Ce n' est pas une écriture psychologique. J' essaie de m' en tenir au plus de raffinement possible mais tout est vu de l' extérieur. Je suis très attachée à ce traitement. Je m' en tiens au corps, on a une saisie du vivant. J' ai besoin que chaque geste manifeste une intériorité, c' est un sacré engagement d' écriture. C' est un choix très fort depuis plusieurs livres. C' est très compliqué de suivre des écrivains psychologiques, pour moi, c' est intéressant comme lecteur. L' identification aux personnages est plus difficile dans ce roman.

7) Le rythme de votre écriture n'est-il pas essentiel à l'histoire que vous racontez ? L'écriture et l'histoire : quel est le plus essentiel ?

Au départ, je me dis que l'important c'est l'étude du fond et de la forme. L'écriture, c'est pas complètement la forme, c'est aussi la musique, les choix lexicaux. J'ai écrit un livre super engagé dans l'écriture à ce moment là de ma vie. Il y a des options outrancières comme l'est l'histoire, des phrases comme des lassos, risquées. L'ellipse des pronoms, du sujet, les incises sont des risques. L'importation du technique également. Des mots rares. L'écriture, c'est ce qui est essentiel dans ce livre. Cela a été parfois mal reçu. Il y a un mystère car des livres sans style m'ont ému. Emmanuel Carrère « D'autres vies que la mienne » [précisions : paru en mars 2009] est exceptionnel. J'ai essayé de faire un livre aussi composite que la vie dans laquelle on est. L'histoire et le fond devraient se tresser. Ici, j'ai tiré vers la forme parce-que je voulais que l'écriture soit aussi folle que le monde dans lequel on vit.

8) Quand il y a ellipse dans votre roman, le lecteur s'efforce de reconstruire les blancs. Mais vous, auteur, savez-vous ce qui se passe alors ?

Pour moi, il n'y a pas bagarre à la fin mais je ne sais pas ce qui se passe forcément quand il y a ellipse. Le film La rivière rouge de Howard Hawks m'a inspiré. Une femme réconcilie les deux ennemis du convoi. Summer fluidifie tout, c'est d'autant plus touchant qu'elle est crispée elle-même. Elle agit pour le monde et unifie tout le livre. Diderot son truc, c'est la déchirure. L'ellipse crée une poche dans le récit de potentialité que j'investis autant que le lecteur (poche de poésie, de perturbation). Jean Echenoz crée des alvéoles, des possibles, il dit assez, juste assez. Le filtrage des poches crée le roman, c'est génial. Mais c'est immoral de créer des ellipses, c'est la rupture quand l'écrivain ne sait plus quoi dire et passe à autre chose.

9) Est-il voulu que plusieurs personnages ayant une relation ambiguë aient tous un prénom commençant par un S ? D'autre part, Summer a-t-elle eu une relation avec Sanche ?

Les prénoms qui commencent par un S, ce n'est pas voulu. Summer n'a pas de relation avec Sanche mais oui avec Seamus. Son problème c'est aller vers les humains, l'amour, le désir. C'est une femme sous pression, a du mal à assumer ses mouvements internes même si elle est au centre de l'action. Elle est un peu « bétonnée » sans faire un mauvais jeu de mot. Elle me touche infiniment, c'est le petit soldat, ne se laisse pas complètement aller. C'est une frustration pour moi de ne pas en dire plus mais j'aurais laissé tomber ma flèche.

I/B/Questions d'ordre plus général préparées également en classe
Mais Maylis De Kerangal ne pourra répondre qu' aux questions 5, 6
et 15

- 1) Pourquoi êtes-vous devenu écrivain ? Vocation ou hasard ? A quel âge avez-vous eu envie d'écrire ? Est-ce compatible avec la vie ordinaire ?
- 2) Quels livres avez-vous aimés ? Quels auteurs appréciez-vous ? Quelles œuvres de la sélection Goncourt avez-vous aimées ?
- 3) Quand vous achevez un livre, est-ce pour vous une source de soulagement ou un sentiment de frustration ?
- 4) Avez-vous été surpris d'être au nombre des candidats au Goncourt des lycéens ? Quel a été l'effet de ce prix sur vous ? Vous touche-t-il particulièrement ?
- 5) **Comment vivez-vous la rencontre avec les lycéens ?**
Elle a répondu à cette question en **I/A/**.

6) D'où vient l'inspiration d'un écrivain ? Pourrait-on retrouver vos proches dans vos romans ?

L' inspiration, c' est l' alpha d' un livre. Je m' explique mal ce qui m' accroche. Mon inspiration, je la prends quand-même dans le flux de la vie. Je vous enverrai un texte pour vous montrer comment j' écris [Le papier tue-mouche...]. Je n' ai pas de penchant encore pour le psychanalytique. Quelque part il n' y a pas de secret, de faille personnelle. (Elle cite Kafka). Je filtre dans le flux de la vie, tout peut faire un roman, c' est un genre bâtard au sens noble du terme que tout peut faire un roman. Il n' y a rien qui ne soit pas soluble dans le roman mais ensuite écumoir.... Je m' inspire des situations de ma vie, de ce qui me touche. C' est mystérieux. Les proches ne sont pas dans mes romans, je suis partout dans mon roman et beaucoup partout. Je n' ai pas fait d' auto-fiction°

- 7) Quel est pour vous l'après Médicis ?
- 8) Dans quelle ambiance écrivez-vous ? Dans quel état d'esprit ?
- 9) Que pensez-vous de cette réaction des médias, à savoir que les lycéens ont choisi le texte le plus court pour lui attribuer le prix ?
- 10) Etes-vous content d'être sur la liste du bac littéraire ?
- 11) Quels sont vos rapports avec la critique littéraire ?
- 12) Etes-vous satisfait de votre œuvre achevée ? Est-elle accomplie pour vous ?
- 13) Un écrivain vit-il de son métier ?

14) Quel style de femme êtes-vous dans le quotidien ? Avez-vous d'autres centres d'intérêt que la littérature ? La littérature et l'écriture sont-elles des passions pour vous ?

15) **Trouvez-vous qu'on accorde assez de place à la littérature dans notre société ?**

La littérature est-elle supérieure à un autre médium et en quoi ? Pour moi, oui, c'est une supériorité conventionnelle. Le marché du livre n'accorde pas assez d'attention aux livres. La société accorde pas toujours de l'importance aux livres, sauf la France, Argentine. L'auteur est important en France, on a un côté social. La littérature y est bien traitée, pour autant c'est plus les best-sellers.

Maylis de Kerangal demande des précisions aux élèves sur le concours de Critiques Littéraires. Elle pense qu'il y a de la qualité dans la critique littéraire en France. « J'ai pas mal réfléchi à cette question d'aller rencontrer des lycéens. C'est quoi mon intérêt ? C'est cette histoire de lecture, j'aime rencontrer des lecteurs. L'écriture et la lecture, c'est des vases communicants, à tel point que quand on lit le livre, c'est un acte de création, chacun de nous » écrit « le livre, l'invente. C'est une idée hyper forte. On met en circulation un livre qui peut être reformulé par un autre. La critique c'est génial car avec mon livre c'est dithyrambique et d'autres contre. Ça rend la visite intéressante. Pour le Goncourt Des Lycéens, jeunes et vieux sont visés, donc ici intéressant. Questions étonnantes auxquelles je n'ai pas pensé. L'auteur peut vous dire sur son livre et veut recueillir ce qui vous est très proche dans le livre. »

II/ Dédicaces pour son livre "naissance d'un pont" de 14h à 15h30 : cadre ► Médiathèque Le Phare à Maurepas.

L'auteur explique que son prénom vient des Landes et que son nom est breton.

C'est mon vrai nom répond M De K. à une spectatrice et prendre ce nom en pseudo aurait été un peu pompeux.

J'ai vécu aux Etats-Unis, à San Francisco (2 fois un semestre), dans le Colorado, Rocheuses. Ces séjours m'ont initié à la curiosité pour la littérature américaine, cela a eu un grand impact sur ma vie de vivre là-bas.

En Europe, le passé a le premier rôle, là-bas on passe à l'espace géographique, tout bouge. Puissant rapport à l'espace, tout est formidablement clivé. J'y ai écrit mon premier livre. Ce roman a commencé il y a cinq-six ans pour parler d'un sujet plus politique, ce qui se réconcilie. Comment on se débrouille dans le monde actuel,

compromission possible ? Le roman est super technique, précis et cela a débridé mon imagination.

Le prix Médicis est vraiment littéraire, cela prolonge la vie du livre, il va partout.

J' écris ailleurs que chez moi, un lieu privé et précis « chambre de bonne » à heures fixes et de longues séances 9h-17h. Je travaille tous les jours sur le PC, je me concentre et déconcentre très vite. Ce livre, je l' ai écrit dans cette chambre et un peu à San Francisco. J' écris tous les jours. Les saisons, c' est dur pour moi ; je n' aime pas être enfermée. Je ne travaille pas l' été.

J' invente les personnages, le livre est ce qu' il y a de plus proche de moi. Ce ne sont pas des personnes proches. Les choses viennent de géographie personnelle mais sur les personnages, je n' ai jamais emprunté des choses à des personnes proches sauf couleurs, traits de caractère mais rare.

Je travaille les personnages comme des puissances, des vitesses, plus que des intériorités : qu' est-ce qui les meut ? Comment ils sont dans l' espace ? Quand j' ai la silhouette, je commence..... Le physique est très important et la situation construit les personnages qui ont un élément physique que je rappelle souvent. Ce qui est bien, c' est quand les personnages se frottent à quelque chose de plus fort. Leur identité va s' émousser sur le chantier. La vie nous incrémente.

Je fais beaucoup de schémas, pas de fiches.

J' ai écrit deux nouvelles « Ni fleurs ni couronnes ». Je les visualisais comme quelque chose de bref mais font 60 pages chacune. On fait cavalier l' histoire ? Analyse-t-on beaucoup ? En tant que lecteur, on est très souvent frustré mais à faire c' est assez beau. La nouvelle n' est pas une histoire courte, mais une autre façon d' écrire.

La fin du roman est très émouvante. Le roman est sonore et la fin moléculaire.